

Chapitre III

DE L'IRAN AU NICARAGUA

D) LE POINT OU NOUS SOMMES

1) DU POINT D'OBSERVATION

Etant l'un d'eux, je vais ici parler des auteurs et de leur démarche, dans la mesure qui semble nécessaire à la compréhension du sujet. D'ordinaire cette sorte d'éclaircissement figure en préambule. Mais ici les auteurs ne peuvent pas se prétendre les auteurs des événements qu'ils commentent, dont ils ne sont en vérité qu'une conséquence. L'époque a permis que les auteurs soient devenus suffisamment méprisables, nous n'en exceptons pas, pour que se mettre en avant de ceux-là paraisse aujourd'hui honteux ; et qu'être parmi ceux-là ne se conçoive plus que sans paraître. Des deux raisons principales de cette misère, la première est la baisse considérable de la qualité de lecture, qui est elle-même une baisse considérable de la qualité de la vie, qui a entraîné à écrire de plus en plus de gens qui ne savent pas lire et à lire de plus en plus de gens qui ne savent pas écrire ; et ainsi, une augmentation vertigineuse de ce qui est imprimé et une diminution vertigineuse du temps de chacun consacré à la lecture, dans les sujets qui dépassent la survie et dans des proportions qui dépassent le format poche. Par exemple, les deux premières personnes desquelles un avis avait été sollicité du présent ouvrage, et qui en ont lu le premier chapitre en entier, ont nécessité pour ce travail d'Hercule respectivement sept et quatre mois. Quand on sait que ce premier chapitre est le quart du présent volume qui n'est pas davantage que le quart du tout, il faut en conclure que le plus rapide des deux aurait nécessité pour lire tout "1978-1982" plus de temps que cette

période n'a duré, et je ne parle pas du plus lent. Que la conscience de cette absurdité n'a pas effleuré ces lecteurs privilégiés, a malheureusement été vérifié par la richesse de leurs commentaires. Et pourtant, il s'agissait là de personnes averties, choisies, sachant lire, intéressées par le sujet. De sorte qu'à l'époque où l'instruction est devenue obligatoire pour tous, il est devenu plus élitiste d'écrire qu'à l'époque où ce qu'on appelait alors l'instruction était facultatif pour une petite élite. L'autre raison est que la célébrité des auteurs, qui était jusque-là une forme de leur gloire, en est devenue le contraire. Vous voulez aujourd'hui dire quelque chose qui soit débattu dans le monde ? Il vous faut disparaître dans l'inconnu, ne serait-ce que pour que votre nom ne dissimule pas la moitié de ce que vous dites. Votre ambition personnelle vous pousse vers la gloire, vous briguez la postérité ? Evitez avant tout d'être connu de vos contemporains dont la honte rejaillirait sur vous : la postérité saura bien vous retrouver si vous la valez. Ainsi la modestie objective nous noie parmi le grand nombre et notre immodestie subjective nous pousse exactement dans la même obscurité. Mais soyons-y clairs cependant : puisque nous sommes obligés de parler de nous, assurons à notre orgueil que vous n'y parviendrez qu'après vous être coltinés pendant plusieurs mois avec la substance qui nous a faite.

Certainement il existe, et il existera encore, des lecteurs qui n'ont nul besoin de ce petit sous-chapitre pour tirer leurs conclusions des autres. Ceux-là, qui ont des urgences à imposer à la patience, et qui sauront s'en expliquer, sauront aussi m'excuser d'avoir fait une obligation de parler de nous. Mais la plupart du temps il est utile, comme l'information contemporaine nous le prouve avec une complaisance nombrilique que nous n'imiterons cependant pas, que l'instrument de mesure se mesure, que l'outil de réflexion se réfléchisse, que manières et méthodes soient exposées, à la fois pour démystifier, si c'est nécessaire, le résultat, que pour en fournir le mode d'emploi. Et si ici le mode d'emploi ne vient ni au début ni à la fin, mais à ce moment-ci du déroulement des événements, c'est aussi parce que c'est à la fin de 1979, au stade d'alors d'explosion pratique et de banqueroute théorique, qu'ont eu lieu les choix qui nous ont dicté la présente entreprise.

En 1979, la plupart de ceux qui sortent de l'adolescence prolongée aplatissent la colère accumulée depuis l'adolescence précoce en vernis décoratif de leur résignation ; d'autres, moins nombreux, se tapèrent la tête contre des murs, souvent de prison, jusqu'à ce qu'elle éclate ou pourrisse ; pour nous, la colère s'est

affermie en se préservant, s'est affûtée en préparant l'occasion, s'est approfondie sans jamais s'oublier, silencieuse mais attentive. Du prunier secoué de nos illusions il en tombe, il en tombe jusqu'à effrayer, quand parmi les prunes rongées par les vers se découvrent la satisfaction et la conciliation. D'autres fruits plus amers et plus tendres laisseront bientôt l'arbre nu. Depuis, notre rage ne se lit plus sur nos visages et ne se libère plus dans nos quotidiens ; comme le meilleur soldat, celui qui a tout enduré sur le front de la honte, elle a été promue général de nos vies : c'est elle qui y dirige la manoeuvre.

A cette détermination apparemment fort isolée, celles qui se distinguaient confusément à Téhéran et Managua semblaient faire écho, comme ces éclats de rire qui donnent des frissons qui donnent des idées. Nous avons pris notre parti, nous en embrassions l'étendue. C'était la guerre. Mais nous étions déjà de ceux qui préférions la gagner en entier que de devenir les héros de la première bataille qui attirait nos sympathies. Il était évident que nos alliés de Téhéran et Managua ne manquaient ni de notre courage, ni de nos passions, mais de communication, de théorie, dont nous manquions autant qu'eux ; il est évident qu'à Téhéran et Managua on ne manquait que de voir Téhéran et Managua ensemble, ce dont nous, en revanche, ne manquions pas. C'est une bien singulière division de la pensée qui a propulsé les révolutions hors de leur serre qu'est l'Europe, comme des plantes sauvages qu'on étouffe sous la calomnie. Oui, il fallut non seulement débroussailler celle-là, mais tout reconsidérer dans la perspective de cet angle de vue nouveau, du but de l'humanité à son essence, de l'histoire à l'amour, du monde enfin, dans sa généralité et son mouvement.

Ainsi, de même que nous appliquâmes notre colère à des objets qui dépassent la spontanéité, notre premier choix fut de se laisser glisser en arrière du feu pour occuper le carrefour où les différents fronts communiquent. Parce que nos attaches sont négligeables, ce choix du lieu ne dépend que de notre but. Mais l'organisation des lieux et des mouvements ne pouvant plus être considérée comme indifférente ou innocente, ce but dépend aussi de ce choix. Les gueux de Téhéran et de Managua, qui n'avaient pas choisi le lieu de leur révolte, déterminaient ainsi celui qui les médiatisait comme celui qui les éclipsait réciproquement, l'Europe. Pour la première fois, la théorie d'une révolution ne vient pas du lieu où elle se fait : c'est pourquoi celle d'Iran est si peu comprise, jusque dans ses proportions. Pour la première fois aussi l'errance, qui peut permettre d'accéder aux colères spontanées des autres, et à leurs témoignages directs, n'est plus la libre

errance : le voyage est fini, tous les déplacements sont gérés par l'ennemi, leurs buts sont hors d'eux-mêmes. Ces premières conséquences logiques issues de notre perspective, nous permirent de décider que notre observatoire serait en Europe, et que nos mouvements seraient assujettis à nos objectifs, et non plus l'inverse. Ainsi, dans la décision de s'ancrer dans l'observation se terminait l'errance de notre jeunesse.

De même que nous avons constaté que l'Europe est le centre de la communication du monde, de même nous devions trouver le centre de la communication de l'Europe, et vérifier qu'il restait celui du monde. Nous savions déjà que la ville est l'esprit concentré et la campagne l'esprit raréfié, que la ville est le cyclone de l'aliénation et la campagne la maison de retraite de la ville. Trop jeunes et trop peu résignés pour quelque retraite, nous étions au contraire attirés par les tourbillons de pensée, et plus ils nous paraissaient puissants, complexes et pollués, et plus ils nous paraissaient notre élément, celui de notre projet. Il y a deux villes capitales mondiales en Europe, Londres et Paris. Ces deux points d'observation qui se confondent presque sont également bons.

Mais après avoir choisi le lieu d'ancrage, il fallut construire l'instrument, assembler les lentilles et les métaux. Le choix le plus difficile est d'avoir une attitude claire par rapport à la survie. Ennemis du travail, nous avons choisi de travailler, ennemis des lois, nous évitons de les transgresser. Cette situation ressemble au paradoxe des théoriciens de la physique quantique, qui avaient découvert des règles contraires à celles qui avaient servi à construire les instruments qui leur avaient permis ces découvertes. Franchement, ce n'est d'ailleurs pas un paradoxe, c'est une contradiction, qui elle seule justifie la destruction de la société existante.

Mais cette position a des avantages. Nos personnes payent de leur esclavage la liberté de leur pensée, dont le tourment demeure la liberté de nos personnes. Nous ne connaissons encore aucune position dans ce monde où des personnes libres affranchissent leur pensée ; même l'ombre des barricades n'en est que l'annonce : à part ceux qui y sont morts à quinze ans, les armes à la main, tous les autres ont transigé. Et ceux dont l'honneur refuse de l'admettre, sont ceux dont la pensée s'use dans le minuscule des affronts, des défis, des croisades quotidiennes. La protection de notre pensée, abritée à la source même de l'aliénation, a conduit notre lucidité à une sorte d'économie des concessions : beaucoup moins que ceux qui clament ne jamais en faire, mais encore beaucoup trop. Mais nous ne vendons pas notre

pensée et elle n'a aucune hâte d'arriver à la publicité. Soit elle la vaut, soit il vaut mieux qu'elle se taise. C'est avec le temps et l'obscurité que se fait le vin qui ne se pisse pas aussitôt bu, c'est hors du rythme quotidien, et hors de sa visibilité, presque tout le temps beaucoup plus lent, et parfois beaucoup plus rapide que se fait l'histoire. Faire l'imbécile en évitant d'être repérés, et attendre en préparant l'occasion d'engager toutes nos forces rassemblées, mais pour gagner, pas pour figurer, voilà ce que nous avons choisi, jouant nos vies (et éventuellement nos morts) sur ces hypothétiques occasions. Ainsi, singulièrement, pour découvrir les perspectives les plus extrêmes, a-t-il fallu choisir d'habiter dans le milieu le plus moyen. Pour les emportés, voilà bien du renoncement, et pour les perspicaces, voilà bien une insoupçonnée division de notre monde, de notre temps.

L'autre grand avantage de cette "double vie" choisie aura été de plonger dans la médiocrité véritable de cette société. Ceux qui ne fréquentent que des hors-la-loi, des ministres ou d'autres individualités extrêmes, ne connaissent pas les pauvres modernes. Nous attendons davantage d'eux que des hors-la-loi, des ministres et des autres individus extrêmes : l'individualité est de plus en plus une authenticité passée que des conservateurs défendent et que le monde falsifie, elle devient un attribut objectif de la richesse aliénée, de la richesse de cette société. Les pauvres modernes, au contraire, se distinguent par ce qu'ils n'ont plus d'individualités. Ce ventre mou de la société, ni la tête ni les pieds, gargouille comme le réceptacle de toute misère. Mais nous sommes comme eux : nous ne signons pas nos pensées, pour l'heure, parce que nous les devons, pour l'essentiel, à ces pauvres-là. Notre anonymat est le leur. Et si un hors-la-loi et un ministre jugent rapidement cette masse qu'ils connaissent mal, cette masse les juge rapidement aussi, les confond dans leur enviable excentricité aussi bien que dans leur malheureuse excentricité, mais les connaît mieux, de mieux en mieux. C'est en plongeant dans l'Achéron où errent ces ombres par millions (il ne s'agit ici que des pauvres modernes d'Europe et de ses banlieues), qu'on les entend ; car si c'est encore cette boue qui engluie tous les flots, c'est elle seule qui va les entraîner, dans le déluge.

Car, fondus dans ce ventre mou des pauvres d'Europe, nous sommes dans le butoir gras, tiède et moite qui a disjoncté l'Iran du Nicaragua. Il s'agit de renverser cette masse molle, non pas de la révolter.

Le péril de ceux qui s'y établissent dans ce dessein est particulier : ils risquent surtout la révulsion, l'asphyxie,

l'assoupissement définitif. Quelques principes rares mais sûrs ont sauvé notre équilibre dans ce marais sans fond : en ennemis de l'organisation autour du besoin de procréation, nous refusons toute famille passée et à venir, en ennemis de l'économie, nous organisons notre survie en fonction de notre vie et jamais l'inverse, en ennemis de l'Etat, nous ne recevons pas ses émissaires, et avec beaucoup de réserves ses salariés, en ennemis de la hiérarchie, nous refusons toute responsabilité sur d'autres qui ne nous soit pas confiée par eux souverains, en ennemis de la religion, nous refusons, autant que conscience le peut, toute croyance, enfin, en ennemis du mensonge, nous l'utilisons contre nos ennemis et le prohibons avec nos amis et alliés, ceux avec qui nous pratiquons la rupture comme stimulateur de débat. Quant aux sources d'information que nous utilisons, elles sont disponibles à tous. A chaque étape récente du déroulement des faits, l'information quotidienniste officielle est le seul élément dont l'importance grossit sans cesse. Pour la première fois, sujet et objet elle-même d'événements historiques, elle rend dérisoires et bientôt fausses les informations directes, dites de première main, ou secrètes, dites d'Etat. Et donc, nos sources sont celles qui remplissent toutes les poubelles d'Europe chaque jour à partir de midi, augmentées de quelques ouvrages immédiatement disponibles dans toutes les bibliothèques non spécialisées. Nos conclusions sont ainsi à portée de tous les pauvres modernes.

Voilà l'observatoire qui nous permet d'abord de ramasser dans leur identité et leur différence les offensives d'Iran et du Nicaragua ; et ensuite, dans leur identité et dans leur différence, le travail des autres observatoires, à ce sujet.

2) IDENTITE ET DIFFERENCE DES OFFENSIVES D'IRAN ET DU NICARAGUA

Que le fait essentiel de notre époque soit la double et simultanée offensive de gueux contre les valets en Iran et au Nicaragua en 1978, doit paraître une vision de l'esprit aux contemporains de 1978 comme la postérité voudra bien juger par l'absence du moindre avis en ce sens. Mais le mépris des contemporains pour les visions d'esprit n'est pas forcément en leur honneur, puisqu'il procède presque exclusivement de leur ignorance de l'esprit ; que par ailleurs, leur jugement, mesuré à leurs actes, est au sens propre du terme une vision de l'esprit ; enfin, eux-mêmes ne se comportent presque sans exception que comme des visions de l'esprit.

La double apostrophe surprenante qu'ils n'ont donc pas vue, est venue se planter comme deux flèches, aux vols parallèles, tirées par deux archers épaule contre épaule, dans leur corps social encore jeune quoique déjà corrompu par des débuts de maladie incurables comme l'absence de rigueur et le mensonge, et aux défenses immunitaires affaiblies par un début d'aliénation. Que personne ne dise après cette hostilité soudaine qu'elle était prévisible. Car personne n'a rien prévu. Et j'inclus dans cette perte de lucidité généralisée tous les révolutionnaires de confession qui croiraient faillir à leur foi s'il fallait un jour ne supposer aucune révolution pour le lendemain. Cet optimisme mécanique, d'ailleurs, qui identifie la révolution à une liturgie préétablie, risquait fort peu de connaître les événements d'Iran et du Nicaragua.

Le premier fait curieux de ce moment historique détermine tous les autres : les deux archers, quoique épaule contre épaule, quoique visant la même cible, quoique tirant au même moment, quoique faisant mouche tous les deux, ne se connurent ni avant, ni pendant, ni après cet audacieux succès. L'information entre un front et l'autre s'est noyée dans la cible qui a eu le loisir de raconter une version des faits tellement en-dessous de la vérité que s'est perdue jusqu'à l'éventualité d'une raison commune (si l'on veut bien admettre que "crise économique" et "impérialisme américain" sont moins que de la raison) à pareil acte. C'est décrire assez bien les ressources de la victime de cette double agression simultanée, que de dire qu'elle a été capable de cacher l'autre en tant qu'agresseur à chacun de ses deux agresseurs, et c'est faire un constat assez précis de la faiblesse de ces agresseurs que de souligner qu'ils l'ont crue. Les gueux du Nicaragua sont apparus à

ceux d'Iran comme des sandinistes, et ceux d'Iran à ceux du Nicaragua comme des fanatiques religieux shi'ites. Apparaissant dans la différence, les deux offensives sont d'abord identiques dans l'apparence. Et si donc l'apparition de ce double mouvement est identique pour les gueux d'Iran et du Nicaragua, parce qu'ils font une différence qualitative entre leur mouvement et l'autre, pour les pauvres du monde entier, dépouillant leur quotidien dans quelque transport en commun, cette première identité et différence les laisse indifférents, parce qu'ils sont privés de la qualité de différencier.

Mais dès qu'on dépasse la médiation, on arrive à une première identité, qui est l'identité première de ce qui dépasse l'ennemi : l'émeute. L'émeute, le même jour en Iran et au Nicaragua est spontanée, sans chefs, sanglante. Plante magique qui en une nuit s'engendre elle-même, son épanouissement peut engloutir des cités. Nuance plus que différence, alors qu'en Iran sa sève comme dans un songe ressuscite un à un des désirs endormis au fond de quelque conte oriental, à Monimbó au Nicaragua, la jeunesse extrême fait son premier épanchement dans l'histoire. Au même moment, en Iran comme au Nicaragua, la recherche fiévreuse et la découverte forcée de chefs, dévoile le contexte où ils font la queue et les raisons qui font qu'elle avance. Le Nicaragua est un petit pays, sans passé, sans présent, sans avenir ; l'Iran est un grand pays du passé, dont le présent serait déjà dans l'avenir. Mais tous deux sont gouvernés par un despote d'extrême-droite et une police immorale et impunie y commet des exactions quotidiennes ; tous deux ont dans les Etats-Unis un protecteur, mais grondeur au Nicaragua et cajoleur en Iran ; tous deux ont vu la richesse moderne déferler, moins dans l'abondance relative de pétrole en Iran et dans la pénurie relative de pétrole au Nicaragua que dans le murmure des campagnes qui s'agglomère en misère des banlieues des capitales. Et loin de cette origine commune de l'émeute, car leurs ennemis avant sa naissance, les chefs qui vont lui être superposés crouissent dans les fosses idéologiques dont voici les principaux tas : libéraucêtres, guérillagauches, néocurés. Ainsi, l'origine de chacune de ces offensives, son début, la réaction ennemie à ce début (mitraille, tentative de récupération), les conditions de ce début, ses progrès, les méthodes des insurgés (émeute spontanée, grève sauvage, pillage de marchandises) et jusqu'à une étrange similitude dans le temps, sont identiques. Ce qui devient différent entre ces deux champs de bataille où les similitudes du présent ont effacé les différences de population et de passé, c'est la conduite de l'offensive, c'est la poursuite de l'assaut.

La première bataille se joue simultanément sur les deux fronts en septembre 1978. Mais en Iran elle a lieu à Téhéran et au Nicaragua partout sauf à Managua. Vendredi Noir en Iran a été une victoire des gueux, l'avalanche devenant majeure, Septembre au Nicaragua a été une défaite des gueux, la construction d'un barrage ennemi. En Iran, il fallait voir les récupérateurs courir après cet hallucinant cauchemar ! Au Nicaragua, les valets ont gagné le bref mouvement de répit qui leur a permis de se réorganiser. Les morts de Téhéran ont repoussé les ennemis de la vie et il fallait voir l'allégresse des émeutiers qui ont compris cette leçon ! Au Nicaragua, les enfants ont reflué, frustrés, durcis et désemparés dans les filets des récupérateurs.

C'est là, pour la première fois, que l'absence de communication de ce parti dans le monde lui nuit, visiblement. Il est difficile de préjuger ce qu'insurgés iraniens et nicaraguayens auraient décidé ensemble au lendemain du Vendredi Noir (et donc à la veille de l'arrivée des sandinistes dans l'offensive de Septembre) mais rien que l'idée fait frémir. D'ailleurs si une telle coordination avait pu avoir lieu, elle n'aurait pu que traverser comme une mèche allumée tous les Etats qui séparent Iran et Nicaragua, c'est-à-dire tous les explosifs vivants de la planète. La répression de Septembre au Nicaragua, non seulement aura décalé les deux offensives jusque-là synchrones sans que personne ne s'en rende compte, mais est la seule explication pourquoi la flèche nicaraguayenne s'est enfoncée beaucoup moins profond que la flèche iranienne. Ce décalage va encore accroître la difficulté de communication déjà bien peu probable entre ces deux offensives, dont l'information parlera maintenant en phase, brouillant encore davantage leur identité.

Puis vient la chute des dictateurs. En Iran, depuis septembre, tout va trop vite pour l'ennemi qui est enfoncé comme du beurre, et tout tombe : le dictateur, l'armée, la police, la hiérarchie, l'organisation de la société. Au Nicaragua, après s'être régénérés et avoir repris l'offensive là où elle s'était arrêtée un temps étonnamment court, les gueux se retrouvent néanmoins face à un ennemi mieux préparé : l'armée ne tombe pas, elle change d'uniforme, les biens du dictateur ne sont pas dilapidés joyeusement, mais tristement confisqués par un nouveau gérant. En Iran, les récupérateurs requis doivent se montrer souples avec les gueux et sont contraints de bricoler à la hâte une néo-idéologie ; au Nicaragua, des récupérateurs déjà vus, une idéologie plus rigide feront l'affaire. On voit jusqu'où a pénétré l'offensive d'Iran : les gueux n'ont pas dévasté que le camp ennemi, ils ont atteint jusqu'à l'organisation de la pensée ennemie ; à l'inverse, le

camp ennemi a tremblé mais, la majorité des armes étant restée à l'Etat contre les particuliers, n'est pas tombé ; la religion, là aussi forcée de monter au front, y demeure l'auxiliaire de la guérilla marxeuse, contrairement à l'Iran où elle a même été obligée de passer devant. Mais dans les deux défaites ennemies, les récupérateurs libéraux, démocrates-occidentaux, complètement dépassés, ont été obligés de se prostituer pour survivre aux récupérateurs les mieux placés. Enfin, en Iran, la totalité posée révèle que l'enjeu des consciences est déjà le monde, quand au Nicaragua l'inconscience n'a jamais semblé partager sa nuit.

Mais là encore l'identité de l'action des gueux, et aux 15 000 kilomètres se sont rajoutés six mois d'écart, est saisissante : ruée sur les armes, vengeance. En Iran la loi est obligée de rattraper l'événement alors qu'au Nicaragua, les valets peuvent protéger les hommes de l'ancien régime et faire front aux vengeurs masqués. Mais l'émotion qui dépasse la raison, son mouvement, sa cible, sont identiques, plus mûre et plus souveraine en Iran, plus fiévreuse, plus acharnée au Nicaragua. L'horreur du travail, ce véritable synonyme de régime du Shâh en Iran, est partagée au Nicaragua, mais d'une manière très affaiblie : les décombres plus encore que l'Etat imposent cet effet de résignation à l'épuisement. La grande grève iranienne n'a pas d'équivalent au Nicaragua. Alors que les ouvriers iraniens se sont scindés en gueux et en valets sur le devant de la scène, les ouvriers nicaraguayens sont tellement peu nombreux qu'ils sont restés machinistes dans les coulisses. Mais l'anxiété des deux Etats à appeler au retour au travail, au retour à la raison, par l'exhortation aussi bien que par la coercition, salue, contre l'économisme identique des valets, l'aversion également partagée des gueux.

Même dans l'obscur fondement de ces vives explosions l'identité domine à côté de la différence, qui est entièrement le résultat d'une fortune diverse en septembre. Ni en Iran, ni au Nicaragua, les gueux n'ont attendu la chute de l'organisation existante pour s'organiser eux-mêmes. Mais en Iran, les valets n'ont pas pu ou pas osé investir les conseils et comités entre septembre et février, alors que c'est précisément la période où il semble que les sandinistes ont affaibli de manière décisive les CDC.

Ainsi, les CDC, quoique très dissemblables, n'ont jamais atteint la conscience d'une organisation offensive qu'avaient de nombreux conseils et comités d'Iran ; au Nicaragua, les organisations de base demeurent rivées au quartier, alors qu'en Iran elles investissent les entreprises, y compris même l'armée ; enfin, les CDC sont

massivement noyautés et retournés par l'ennemi dès juillet 1979, alors qu'en décembre 1979 la répression et la récupération n'avancent que pied à pied contre les organisations de base qui se sont propagées à travers tout l'Iran.

Devant l'horreur des clameurs de Téhéran, les valets du monde entier ont muré l'Iran, fermant toutes ses frontières, filtrant toutes ses informations. Il est important pour le parti gueux de constater qu'au Nicaragua ils ont négligé de faire de même dès septembre, alors que les frontières de cet Etat, plus courtes et moins nombreuses, sont également moins anciennes et plus poreuses. Et le Nicaragua va s'étendre en se déformant à l'Amérique centrale, alors que l'offensive d'Iran va être contenue à l'intérieur des frontières de cet Etat. Cette conséquence exemplaire témoigne combien peu les valets, comme les gueux, du monde entier n'ont eu conscience de l'identité entre les deux offensives.

Mais la conséquence principale de la différence de septembre, est une qualité qui fait qu'au Nicaragua on ne peut parler que de révolte, alors qu'en Iran il s'agit d'une révolution. Une différence qualitative non maîtrisée est toujours d'abord une différence d'ambiance. Et la journée de reddition de l'armée du dictateur la contient entièrement : les gueux d'Iran s'y sont battus pour le plaisir, y ont vérifié en l'inversant dialectiquement le paradoxe de Kierkegaard : une embrassade est un combat ; les gueux du Nicaragua, exsangues, ont pris les rues de Managua à genoux, et sont plutôt allés se coucher pour dormir. A Téhéran, ce fut une explosion de discours, de questions, de débats, de presse, de rires et de mouvements ; à Managua, les gueux furent cernés jusque sous les yeux, qu'une vague inquiétude rendait fixes et taciturnes. A Téhéran enfin, l'érection avait dans la pratique imposé la question de l'amour, alors qu'à Managua l'épuisement n'a pas permis de bander jusque-là. Si je reprends la métaphore des deux archers tirant simultanément, je dirais que la flèche du Nicaragua, détournée dans son vol par le bouclier de Septembre, a touché en dessous du sexe, à la cuisse ; alors que celle d'Iran, perforant le bord du même bouclier, s'est plantée profondément dans l'épaule, en effleurant le coeur.

Mais ces deux flèches sont encore plantées, et donc, toutes les égratignures, tous les mouvements un peu brusques que subit ou s'impose l'organisme touché sont amplifiés et méritent notre attention. Si ces deux offensives sont les traits principaux, tous les autres accidents du monde, d'inégale importance, sont devenus par rapport à elles. Et d'un autre côté, la vue seule de l'ensemble de la guerre permet

de ne pas surestimer davantage qu'il ne faut sous-estimer, les offensives d'Iran et du Nicaragua.

Ainsi, les émeutes qui surgissent un peu partout dans le monde sont maintenant à considérer en fonction de cette double offensive parce qu'ayant des auteurs et des prétextes analogues, elles menacent d'avoir des effets analogues. Même si l'universalité de cette émotion n'est pas dans les consciences de ceux qui l'expriment, elle est dans les faits. L'ambiance du monde vacille : les valets n'affichent plus autant de certitudes. Les gueux multiplient leurs points de jonction. Il suffit de peu pour qu'ils s'unissent.

A cause de cela les guerres officielles ont changé de fonction. Elles n'expriment soudain plus que la lourdeur manoeuvrière des Etats : hier encore elles permettaient de gagner du temps, aujourd'hui, inextricables, elles en font perdre à l'ennemi. Ces apparences de discorde ne sont plus que la manifestation du retard de l'ennemi par rapport à un monde qu'il est censé maîtriser. Mais de plus profonds remous, des conséquences plus lourdes, s'extériorisent également. Le mouvement ouvrier, et ses disputes vieillissantes elles-mêmes déjà significativement écartées du discours qui les accompagne toujours, s'est laissé glisser à l'arrière-garde du monde irano-nicaraguayen. Le siège inamovible de ce mouvement crépusculaire, la vieille Europe, se dévoile n'être plus qu'un bastion défensif, retranché. Et ce bastion même est lézardé : la critique iranienne, la fureur nicaraguayenne suintent, sont déjà là en puissance plutôt qu'en force.

Le noyau dur de la pensée du passé est à reconsidérer à travers les indications des émotions les plus récentes. Etats, gouvernements, syndicats sont tournés dans leur ordre de bataille ancien. Dans ces hauts lieux de la conservation, discours, manières, catégories de la pensée consciente sont encore issus de la révolution précédente. Mais les conséquences de la révolution précédente sont loin d'être aussi immobilisées que les héritiers de ses vainqueurs. Ainsi, le mouvement de la pensée sans conscience que la révolution précédente a si brusquement déchaînée sans contrôle empire encore. Ses défenseurs, les vainqueurs de 1921, n'arrivent pas à retenir et plus à reconnaître ce phénomène.

Leurs adaptations, par à-coups, toujours en retard, à ce tourbillon, se font sans projet d'ensemble, sans vision cohérente. Ils sont disposés dans le monde comme face aux ouvriers sauvages du Royaume-Uni : syndicats devant, information derrière, police sur les ailes. Et c'est l'offensive irano-nicaraguayenne qui permet d'apprécier

à la fois la force et la faiblesse de cette phalange vétuste. Car ce qui est encore moderne auprès des vieux ouvriers du vieux continent ne suffit plus pour contenir les gueux d'Iran ; car le spectacle qui ne peut plus s'empêcher de s'emparer de cette disposition même, empêche l'ennemi de reconnaître cette disposition même : il se croit libre, il se croit en paix. Syndicalistes, journalistes, policiers se tirent dessus dans une cocasse confusion. Il y a aussi peu d'organisation d'ensemble dans ce parti-là, que de buts d'ensemble pour ce parti-là.

Pourtant ce parti bouge aussi. Ceux qui y changent sont très fiers de leurs changements, qui ne sont que les effets centrifuges de tourbillons indécélés par le spectacle. Des disputes idéologiques s'avachissent, des gouvernements tombent, des lois sombrent. Des polices, sournoisement, comparent leurs perplexités. Des partis politiques, des syndicats s'écroulent. Des modes s'accélèrent pour cacher qu'elles se répètent. Le vedettariat même s'appauvrit. Toute théorie disparaissant, toutes les idéologies se fractionnent en balbutiements, en doutes.

Spécialité entre les lignes, réorganisée et réorganisatrice, l'information est la boule de cristal de cette guerre : les ennemis s'y égarent dans les fausses nouvelles mais son opaque transparence laisse voir les mains qui la tournent et la caressent. Parce que cet outil est devenu nécessaire au mensonge, la vérité s'y entrevoit.

3) L'INFORMATION AU SUJET DES OFFENSIVES D'IRAN ET DU NICARAGUA

L'identité et la différence de l'information concernant l'Iran et le Nicaragua révèlent à leur tour, et malgré cette information, l'identité et la différence de ce qui s'est passé en Iran et au Nicaragua. Les contradictions devenues insurmontables entre ce qui est dit et ce qui se passe vraiment, et l'importance prise par l'information dans le parti ennemi, vont l'obliger désormais à des contre-offensives où cette information va servir d'état-major, de prédicateur et de commissaire aux armées, appliqué à fabriquer les événements à venir de sorte à ne pas avoir à renier ses fables passées.

Dans le fond, aucune identité ne subsiste dans l'information entre les offensives d'Iran et du Nicaragua, pas même synchronique. Ce premier résultat de l'information dominante, pas même prémédité, est d'autant plus à postméditer que la première identité entre les deux offensives est justement cette distance, cette médiation, cette information même. C'est une des formes modernes de l'aliénation : l'information qui réfléchit le monde dans le monde ne réfléchit plus sa propre réflexion dans le monde.

Mais dans la forme, les deux événements sont rapportés identiquement : également écartés, également abstraits de leur contenu, également aplatis dans la vitrine. Leur juxtaposition quotidienne accroît leur séparation, nie le mouvement qualitatif, interdit de lui substituer un quelconque fondement dans le monde en substituant un STV à la capacité du spectateur à se transformer en acteur ou en juge. Egalisés dans leur forme quotidienniste, ces deux événements ne paraissent pas davantage que les autres événements égalisés ainsi ; en outre, cette identité formelle interdit de leur concevoir la possibilité d'une différence qualitative. Ce que le spectateur est ainsi conduit à oublier (y compris à Téhéran et Managua), c'est que, présentés ainsi, ces événements ne sont l'objet que de ceux qui les médiatisent, car c'est ainsi qu'il les vit, ou plutôt qu'il ne les vit pas.

Encore davantage que la révolte du Nicaragua, la révolution d'Iran, ainsi verrouillée, a perdu toute réalité hors d'Iran, et souvent en Iran même. Hors d'Iran il ne reste de cette révolution qu'une vague idée générale, formant un tout absolument indéterminé, une ambiance, un brouillard synthétique dont les reflets sont nauséeux. Cette brume

elle-même, dans toutes les têtes s'y transforme, plus du tout en fonction de nouveaux événements, mais bien en fonction de la répétition par l'information de ce STV. Un même clou qu'on continue d'enfoncer ne reste pas le même. Il crée d'ailleurs une fissure, et le spectateur, qui doute sans douter, oscille maintenant entre une impression d'horrible obscurité et d'obscur horreur. L'unité des deux moments de cette même impression est produite par le mot choc, Khomeyni, dont la prononciation est la seule chose controversée, et qui s'aliène bientôt pour devenir une sorte de coup de trique sur des pieds mentaux. Khomeyni, l'image sublime de la révolution iranienne, est devenu horreur et obscurité en un. Ce ne sont même plus les événements qui rendent Khomeyni horrible et obscur, la preuve n'a plus besoin d'être faite, c'est l'inverse : l'évocation de Khomeyni rend les événements horribles et obscurs. Voilà qui a permis de déguster de la révolution iranienne les pauvres de ce monde, y compris ceux qui ne sont pas résignés à cette pauvreté.

Cependant, déterminée par sa première négativité, radicale autant que viscérale, cette première impression contient également la vérité universelle de la révolution iranienne : c'est cette négativité, radicale autant que viscérale, même. Et le mal profond que provoque cette impression mérite d'être approfondi, car c'est un mal que le spectateur ressent lui-même, profond. La révolution iranienne critique d'abord les pauvres, spectateurs, y compris ceux qui ne sont pas résignés à cette pauvreté. Et ils ont bien du mal à ne pas refouler cette critique, eux qui, souvent insultés, ne sont jamais critiqués. Aussi la négation de la première impression sur l'Iran, toute difficile qu'elle est, en poussant la curiosité au-delà du quotidiannisme de l'information, permet de découvrir un paysage tout contraire. Même si les docteurs islamiques, les iranologues et les orientalistes en tant que collaborateurs de l'information quotidienne partagent et propagent cette information première, tout dans leur spécialité la dément. L'Islam shi'ite iranien n'est pas une sorte de Moyen Age chrétien, et c'est plutôt l'information occidentale qui ressemble à une forme de croisade chrétienne moyenâgeuse. La caverne horrible et obscure est en fait un jardin, cultivé jusqu'au maniérisme, et où les pauvres modernes s'élèvent avec une fougue qui évidemment met en danger ce maniérisme, cette culture. Les événements paraissent eux-mêmes liés par des voiles noués : partie d'un obscur malentendu, la révolution aurait plongé dans l'horreur ? Mais ce ne sont que les informateurs qui sont partis d'un obscur malentendu et qui ont plongé dans l'horreur : ils applaudissaient une contre-révolution jacobine et léniniste, voilà

l'obscur malentendu, et ils ont des pauvres modernes sans respect pour leurs rêves, voilà l'horreur.

Si les gueux d'Iran ont été impitoyablement censurés, mais c'est la guerre, toutes les fractions de valets se sont exprimées hors d'Iran. Mais comme elles ont été échelonnées et opposées par le mouvement même de la révolution, elles indiquent, comiquement assises de droite à gauche comme un parlement occidental, les profonds et violents débats dont elles sont les censeurs : le Shâh à l'extrême-droite, Bakhtiyâr le social-démocrate, le Front National dont il est issu, Khomeyni au centre puisqu'il a renversé les précédents, Bâzargân son Premier ministre, Banisadr, les mojahedines à gauche mais religieux, puis Shari'ati religieux mais laïc, puis les fedayines gauchistes et athées. Parmi toutes ces plumes on trouve même une brochure post-situe, caricaturale et imbécile, d'un Mouvement Subréaliste allemand. Mais si tous ces écrits ne sont que de la fumée, c'est déjà de la fumée du champ de bataille. Et si tous ces débats sont faux, ils sont le contraire de l'impression première qui était sans débat et sans fondement.

Ces faibles divergences, toutes destinées à rattraper la nouveauté des événements d'Iran, sans négliger le passé, les coutumes et la religion de l'Iran comme dérivatifs, n'existent en rien au Nicaragua. Là aussi, un STV, une impression indéterminée a été insinuée, et là aussi cette impression est morale : si l'offensive d'Iran est le mal, l'offensive du Nicaragua est le bien. Cette différence est le reflet d'une différence véritable : les récupérateurs néo-islamiques d'Iran sont contraints de mépriser et même d'attaquer les informateurs ; ceux sandinistes du Nicaragua leurs ressemblent et les flattent. La révolution d'Iran, parce qu'elle est une révolution, nécessite des récupérateurs qui combattent les sandinistes iraniens comme attardés, alors que la révolte du Nicaragua a laissé les néo-islamiques nicaraguayens à couvert des récupérateurs traditionnels de gauche. Alors qu'en Iran les récupérateurs furent taxés de fanatisme et d'intolérance, ils furent les héros d'un spectacle de pluralité et de tolérance au Nicaragua. Les pauvres du monde furent persuadés que les pauvres du Nicaragua accédaient enfin à la démocratie, dont eux-mêmes jouissaient déjà, la démocratie telle qu'elle est l'idéal des informateurs. Et beaucoup d'entre eux se laissèrent mobiliser pour défendre cet acquis perpétuellement menacé.

L'usage ennemi du mot révolution dans les deux offensives illustre cette différence. Pour l'information dominante, révolution est bien, parce que l'information dominante s'enorgueillit partout de tirer

sa légitimité de quelque révolution. Mais en Iran elle achève la révolution au moment où le Shâh quitte l'Etat, alors qu'au Nicaragua, elle commence la révolution au moment où les sandinistes s'emparent de l'Etat. Pour l'information dominante, et donc pour son public, révolution devient le passage du bien au mal dans la révolte iranienne au moment où la forme de l'Etat dépasse celle que souhaitent universellement les informateurs, et le passage du mal au bien dans la révolte nicaraguayenne, au moment où l'Etat prétend la confisquer.

Mais si la première impression sur l'offensive d'Iran est aussitôt niée dans les maigres divergences exhalées publiquement par tous ceux qui ont fait profession de s'y intéresser, c'est tout le contraire pour le Nicaragua. Jamais encore, pas même en 1945, lorsque les vainqueurs de la plus grande dispute entre valets cherchèrent une version commune, pas même dans la grossière propagande stalinienne, une succession d'événements n'a connu une unanimité mieux crue, que l'offensive du Nicaragua entre 1978 et 1979. 1984 a ici cinq ans d'avance. La version sandiniste des faits est un véritable bloc monolithique, qui non seulement ment sur le présent, mais corrige le passé, mais prétend au futur. Et ce n'est pas seulement avec servilité, non c'est avec enthousiasme, que les commentateurs de tous bords s'y sont ralliés sans la plus petite divergence. Il est vrai que leurs ennemis témoins sont enrôlés, intimidés, vendus, illettrés, mutilés et pour la plupart morts ; mais même les valets vaincus ou en fuite ont prêté allégeance à l'histoire officielle des vainqueurs comme revenus d'une errance.

A part le faux de l'Ambassade américaine, cité plus haut (tombé dans un monde plus faux que lui où il est utilisé comme vrai pour étayer ce qui est faux) et les "extraits" des "Précisions sur le Nicaragua" par Pallais (dont je n'ai jamais retrouvé ce dont ils étaient extraits) et qui manquent justement de précision, il n'existe pas à ma connaissance de textes ou de témoignages opposés à la version sandiniste. Car il n'existe pas même un ouvrage pro-Somoza ! Pas un qui raconte les faits dans l'optique du gouvernement des Etats-Unis ! Aucun qui tenterait de mettre en vedette tel ou tel politicien libéral ! Pas même une analyse gauchiste ou anarchiste critiquant le FSLN ! Ce véritable concert d'apologie est un déshonneur pour notre temps et un glas pour l'avenir. Car la désinvolture des informateurs, qui n'a pas rencontré ici d'obstacle, pourra donc aller encore plus loin.

C'est donc un corpus sandiniste que chaque informateur a le loisir de décliner selon ses marottes. Tout d'abord il s'agit de communiquer l'impressionnante image du petit poucet sandiniste

intrépide face à l'ogre somozisto-américain. L'informateur lui-même, car il en est le premier persuadé, se positionne en vaillant et isolé défenseur de cette vérité, face à une submersion de propagande somozisto-américaine qu'on devine inimaginable, mais qui est absolument imaginaire. Puis on entre dans le contexte : le passé, l'économie, l'impérialisme américain, l'horrible famille Somoza, le génial Sandino ce rien, le tremblement de terre de 1972. Puis les événements commencent, non pas par une insurrection spontanée en janvier 1978, mais par une action de commando terceriste en octobre 1977. Car c'est le FSLN qui a tout fait. Car c'est le FSLN qui est devenu le propriétaire monopoliste de l'information sur le Nicaragua, et l'a transformé en information moderne, c'est-à-dire a supprimé l'information dont il a hérité. L'information moderne est celle qui provoque, mais sans conscience d'aucune torture physique, les mêmes effets sur les consciences des pauvres modernes que les procès staliniens sur les accusés : douter, de bonne foi, d'avoir vécu un événement parce que le spectacle de cet événement dans une unanimité pleine d'arrogance, nous affirme le contraire ; et sa toute-puissance est devenue telle qu'elle peut corriger la suite des événements de manière à les faire paraître la suite logique de ses mensonges, qui ne peuvent donc pas en être : il est, par exemple, de plus en plus fréquent que des émeutiers croient s'être révoltés pour des raisons dont ils étaient absolument exempts, mais que le spectacle de leur émeute leur a imputé. Et ils sont de plus en plus nombreux à préférer croire le spectacle que leurs propres yeux, que leur propre mémoire, que leur propre conscience. Chacun d'entre nous a pu le vérifier dans ce qui précède : ça m'arrive aussi.

Le corpus sandiniste s'est étoffé, d'abord dans la précipitation (particulièrement exemplaire : le récit bourré de contradictions et d'impostures de Jaime Wheelock, commandante sandiniste, au "Monde" du 12 septembre 1979, dont le titre, choisi par le journal et en contradiction avec ses propres informations "La victoire sandiniste a été le fruit d'une stratégie minutieusement préparée", est une sorte de chef-d'oeuvre moderne d'hypocrisie idéologique et de bassesse sans appel), puis dans la tranquillité de l'impunité. Bientôt, tous les gueux y sont effacés de la révolte, soit travestis en sandinistes, soit oubliés. Le FSLN est toujours supérieur en moral et en astuce. Toujours chevaleresque et bon, ses fautes deviennent des erreurs, ses erreurs des fautes ennemies, qu'il y a gloire à dénoncer, et les fautes ennemies, des traits de génie sandinistes.

La révolte nicaraguayenne révèle l'étendue de sa faiblesse dans son incapacité à poursuivre son ennemi jusque sur ce terrain-là. Et en ceci elle a puissamment renforcé son ennemi. Nous allons le voir maintenant utiliser ce qu'il a expérimenté au Nicaragua dans le monde entier : de plus en plus l'unanimité des informateurs se fera sur tous les événements, et de moins en moins ils ne prendront de précautions pour camoufler cette unanimité derrière une apparence de débat, ce qui, pour éviter la critique, va les obliger maintenant à changer de sujet de plus en plus vite. Le STV, l'impression vague, le moralisme comme communication suffisante a fait dans la victoire sandiniste de grands progrès dans l'information.

Mais leur exclusion de la révolution iranienne et la menace sourde que continuent de représenter les pauvres du Nicaragua, risquent maintenant de révéler la contradiction grandissante entre l'information et le monde réel, dont les acteurs sont à l'offensive. C'est pourquoi, du point de vue, devenu séparé, de l'information, il y a besoin d'une contre-offensive.